développe et accumule le voisinage de plusieurs volcans actifs, à mesure qu'elle se consume en rompant les obstacles.

Parmi les diverses explications que l'on donne des intermittences hydrostatiques, nous citerons encore celle qui est basée sur le jeu des *siphons intermittents*, que l'on appelle aussi *vases de Tantale*. Soit un vase dans lequel on a placé un siphon de manière que la branche la plus courte s'ouvre près du fond, tandis que la plus grande le traverse et s'ouvre extérieurement. Si l'on verse de l'eau dans ce vase, elle y restera comme dans un verre ordinaire, tant qu'elle n'aura pas atteint le niveau du sommet de la courbure du siphon; mais, à partir de là, le siphon s'amorcera, et le vase se videra jusqu'à ce que le liquide cesse de communiquer avec l'orifice de la plus courte branche. L'écoulement sera alors interrompu, et ne recommencera qu'au moment où les conditions redeviendront les mêmes. Si un robinet d'alimentation d'un débit inférieur à celui du siphon se décharge constamment dans le vase, l'écoulement s'arrêtera ou reprendra à des intervalles de temps bien déterminés. On peut, à l'aide de l'expérience du vase de Tantale, dont, d'ailleurs, la forme et l'alimentation peuvent varier de bien des manières, se rendre compte des effets de certaines sources qui, soustraites aux causes ordinaires de débordement, ne laissent pas de tarir périodiquement, soit au bout de plusieurs mois, soit au bout de quelques jours seulement, soit même au bout de quelques heures ou de quelques minutes.

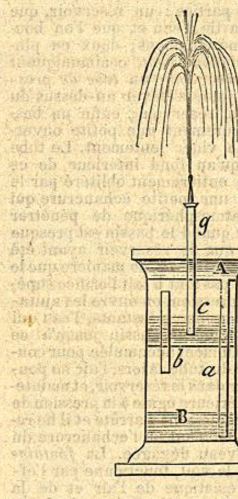
Il existe un grand nombre de *fontaines*, telles que celles de Comar, en Provence, et de Fronzauches, en Languedoc, qui croissent et décroissent périodiquement sans cesser de couler; on les appelle *fontaines intercalaires*.

Les *fontaines jaillissantes* ne sont autre chose que les puits artésiens. Leur établissement repose sur des connaissances très-problématiques, à cause des distances variables et inconnues auxquelles les eaux souterraines se trouvent de la superficie du sol.

Les sources existent partout, on ne peut frapper du pied sans les fouler; mais à quelles distances sont-elles? Voilà la question. Que produiront-elles? Que coûteront-elles? Voilà deux autres questions d'intérêt pécuniaire ou industriel que l'on ne peut résoudre qu'approximativement. Les roches de calcaire situées au-dessous des terrains de nouvelle formation sont les seules dans lesquelles on doive rechercher des eaux souterraines; en effet, il suffit qu'une couche perméable soit contenue entre des couches imperméables pour qu'elle puisse donner lieu à des *fontaines jaillissantes*. Si la couche perméable présente des affleurements qui lui permettent de recevoir les eaux des pluies et des rivières, et qu'ensuite elle se propage entre les couches imperméables, en descendant dans les lieux les plus bas, sans que ces eaux aient d'issue pour s'épancher au moins en entier, il suffit, pour obtenir dans ces lieux des *fontaines jaillissantes*, ou simplement montantes de fond, de percer la couche supérieure imperméable et de garantir l'épanchement des eaux le long de la paroi du trou ascendant. Le calcaire, en raison de son gisement, se trouve souvent contenu entre des couches argileuses imperméables, apparaît fréquemment au jour dans les parties du pays les plus élevées et se prolonge indéfiniment dans les lieux les plus bas; les fissures dont il est traversé dans tous les sens permettent à l'eau de s'y répandre et d'y circuler avec une grande facilité. Dans le haut pays, on ne peut trouver des *fontaines* montantes de fond qu'en établissant les travaux de recherche au fond des vallées qui y ont été creusées par l'action érosive des eaux, parce que, s'ils étaient situés au-dessus du plus bas fond de ces vallées, on augmenterait alors, à mesure qu'on s'élèverait sur leurs flancs, la distance qui existerait entre la surface à laquelle l'eau se tiendrait stationnaire et celle où seraient situés les travaux entrepris pour la création d'une *fontaine*. Il est évident que si l'on perce les couches argileuses, les eaux s'élanceront à partir de l'endroit où elles exercent leur plus forte pression contre les couches de terrain qui les recouvrent, avec une vitesse dépendante de cette pression, et qu'elles s'élèveront à une hauteur d'autant plus grande, que la différence entre la vitesse qu'elles acquerraient, en raison de la hauteur totale du réservoir, et celle qu'elles ont au moment où elles se répandent au jour par des ouvertures naturelles, sera plus petite. Si elles n'avaient aucune vitesse, elles s'élèveraient alors à une hauteur égale à celle qui existerait entre les points d'où elles commencent à s'infiltrer dans le sein de la terre et ceux d'où elles commencent à émerger. D'un autre côté, pour que ces eaux jaillissent à la surface du sol, il faut qu'elles ne puissent pas se répandre toujours en profondeur, soit dans le calcaire crayeux, soit dans d'autres terrains inférieurs; il faut donc que des terrains compactes se trouvent au-dessous de ce calcaire ou que les parties inférieures de cette roche ne contiennent plus de fissures; or, c'est ce qui existe dans beaucoup de localités. Tout autre espèce de roche que le calcaire ne pourrait pas présenter les mêmes avantages pour la recherche des *fontaines* jaillissantes, parce qu'elles n'offrent que des fentes d'une faible profondeur; telles sont les roches des terrains primitifs, granits, gneiss, porphyres, serpentines, etc. L'expérience prouve que les eaux que recèlent ces terrains s'y écoulent de tous côtés à une faible distance de la partie supérieure par laquelle elles s'y infiltrent. Dans les terrains de calcaire, les fissures se propagent, au contraire, à de grandes distances, soit en largeur, soit en profondeur; les eaux peuvent alors circuler avec facilité et se répandre au-dessous des vallées, dont le fond est presque toujours recouvert par des terrains d'argile, de sable, de cailloux roulés, etc. On doit aussi s'abstenir de rechercher des *fontaines* jaillissantes dans les terrains schisteux, parce que les pyrites ferrugineuses, cuivreuses et même arsénicales qu'ils renferment, se décomposent facilement et communiquent à l'eau qu'on y rencontre l'odeur et le goût du gaz hydrogène sulfuré. Tels sont les principes sur lesquels repose l'établissement des *fontaines* jaillissantes. V. PUITS ARTÉSIEN.

La *fontaine de compression* est composée d'un vase à parois solides et d'un tube dont l'orifice inférieur arrive à une faible distance du fond du vase, tandis que son orifice supérieur s'élève au dehors de quelques centimètres. Si l'on remplit en partie le vase d'eau, et qu'au moyen d'une pompe foulante on comprime de l'air dans l'espace libre, la surface du liquide étant soumise à une pression supérieure à celle de l'atmosphère, un jet se produit par le tube et dure aussi longtemps que le permet la force élastique du gaz accumulé. On pourrait se servir utilement de cet appareil pour éteindre les incendies à leur début.

La *fontaine de Héron* n'est autre chose qu'une *fontaine* de compression d'un autre genre que celle qui vient d'être décrite.



La figure ci-contre indique la disposition de cet appareil. A est une capacité contenant de l'eau, et communiquant, à l'aide du conduit *a*, avec une autre capacité B, qui renferme de l'air à sa partie supérieure. Cette dernière, qui est fermée hermétiquement, est mise en communication avec un troisième réservoir C à l'aide d'un tuyau vertical *b*. L'eau du vase A s'écoulant dans la capacité B, le niveau s'élève dans celle-ci, et l'air se trouve comprimé dans sa partie supérieure; mais, trouvant un écoulement par le conduit *b*, il passe dans le réservoir C et comprime l'eau qui s'y trouve, et qui est ainsi forcée de s'élever dans le tuyau *g* et de jaillir par son extrémité supérieure. Cet appareil a servi de principe à la construction d'une machine d'épuisement établie à Schemnitz, en Hongrie. Un courant d'eau, descendant d'une certaine hauteur, est reçu par un orifice dans un réservoir rempli d'air à la pression atmosphérique; cet air est comprimé et s'échappe par un tuyau qui plonge dans un deuxième réservoir placé au fond d'une mine et rempli d'eau. L'air exerce une pression sur la surface de l'eau, et celle-ci est forcée de s'échapper par un tuyau d'ascension.

— *Fontaines pétrifiantes*. Parmi les *fontaines* qui présentent le singulier phénomène de la pétrification, nous mentionnerons surtout celle de Saint-Allyre, située dans le département du Puy-de-Dôme, au N.-O. de Clermont-Ferrand, dans le faubourg de Saint-Allyre. Cette source doit sa réputation à la propriété qu'ont ses eaux, chargées de fer, de chaux et de magnésie, de déposer ces matières sur les corps et de les recouvrir, après un certain temps, d'une incrustation très-dure : d'où son nom de *fontaine pétrifiante*. L'épaisseur du dépôt siliceux ou calcaire formé sur les objets plongés dans cette *fontaine* grossit assez promptement, tellement qu'après un certain temps les objets paraissent entièrement perdus, cachés, comme ils le sont, dans le milieu d'une grosse pierre peu à peu formée autour d'eux; mais tant que le dépôt est assez mince, il ne constitue qu'une légère couche qui se colle comme un vêtement sur les moindres contours des objets qu'elle recouvre, et trahit fidèlement, à leur extérieur, leur forme générale. Néanmoins, il ne faut pas perdre de vue que ces objets ne sont nullement *pétrifiés*, mais simplement *incrustés*, c'est-à-dire revêtus d'un vernis de pierre qui est opaque et qui persiste par sa propre solidité, alors même que les objets qu'il recouvrait se sont détruits et mis en poussière. Du reste, la surface extérieure de ces incrustations ne reproduit jamais d'une manière tout à fait exacte les contours des objets naturels; et, pour en tirer des indications vraiment précises, il faudrait consulter, non pas leur dehors, mais leur intérieur, ce qui les ramènerait à ne plus être, pour le savant, que de simples moulages. Ces prétendues pétrifications ne sont donc point encore les vrais *fossiles* de la géologie, et ne se rapportent en, général, qu'à des corps tout à fait modernes et soumis à dessein, par la main des hommes, à l'action des *fontaines*. Dans un petit musée placé près de la *fontaine* Saint-Allyre, on trouve un grand nombre d'incrustations de tous genres : des bouquets de fleurs et de fruits, des nids d'oiseaux, de gros animaux, tels que des bœufs, des moutons, voire même des hommes disposés en groupe. Ces dernières reproductions sont obtenues, comme on le pense bien, en soumettant un mannequin habillé ou une peau d'animal empaillé à l'action incrustante de la source, qui les recouvre, au bout d'un laps de temps relativement assez court, d'une enveloppe de pierre. Cette industrie, toute spéciale, fournit un revenu assez considérable aux propriétaires de la *fontaine*. A peu de distance de celle-ci, on voit une chaussée d'environ 80 mètres, formée par les sédiments des eaux de Saint-Allyre; l'une de ses extrémités est percée d'une sorte de pont naturel sous lequel coule le ruisseau de Tiretaine. Ces eaux, d'une nature tonique et légèrement acide, ont en outre des qualités hygiéniques reconnues par la médecine.

— Industr. et trav. publ. Les *fontaines* sont des appareils, ou mieux des réservoirs dans lesquels on emmagasine l'eau de rivière et de citerne, pour l'assainir, la rafraîchir et la dégager du limon qu'elle contient. On donne encore le nom de *fontaines* à des constructions spéciales, que l'on établit dans les villes, pour distribuer l'eau en différents points, la répandre à profusion et en faire l'ornement des places publiques. Les *fontaines* propres aux usages domestiques se divisent en *fontaines* simples et en *fontaines* filtrantes; les premières ne sont que des réservoirs en grès, dans lesquels on emmagasine l'eau nécessaire au service d'une journée. Autrefois, ces *fontaines* se faisaient en cuivre étamé; plus tard, on les fit en plomb et en étain; mais les dangers que présentent ces métaux en contact avec l'eau les ont fait complétement abandonner et remplacer par la pierre, le marbre et le grès. Les *fontaines* filtrantes, dont les premières sont dues à M. Ami, servent non-seulement, comme les précédentes, à emmagasiner une certaine quantité d'eau, mais encore à la filtrer et à la débarrasser de toutes les matières limoneuses qu'elle renferme. A cet effet, elles sont pourvues d'un filtre composé de sable et d'éponges, ou mieux d'une pierre à filtre ou de charbon. Les *fontaines* domestiques peuvent encore être divisées en trois classes, suivant le degré de complication de leurs dispositions. La première classe comprend les *fontaines* simples formées d'un vase en grès d'environ $0^m,30$ à $0^m,33$ de diamètre sur $0^m,83$ à 1 mètre de hauteur, et ayant la forme d'un cône tronqué renversé. Cette *fontaine*, à laquelle on donne le nom de *pot à beurre*, contient ordinairement trois seaux d'eau; elle est surmontée d'un couvercle en bois ou en grès, et l'eau, après y avoir été mise en dépôt, en est retirée à l'aide d'une tasse ou d'un pot; quelquefois la partie inférieure est munie d'un robinet. Les *fontaines* de la seconde classe sont faites, comme les précédentes, avec un vase en grès, que l'on enveloppe d'un tissu en osier, pour éviter les chocs, et que l'on place généralement sur un trépied dans lequel entre la plus petite base du cône tronqué. Vers le tiers de la hauteur, est un diaphragme en grès percé de beaucoup de trous, et sur lequel est étendu un morceau de flanelle remplissant toute la surface et lutant bien les bords. Sur ce diaphragme ainsi couvert est répandue une couche de sable fin de rivière de $0^m,06$ à $0^m,09$ de hauteur. Aux deux tiers de la hauteur totale, à partir de la base, est encore placé un second diaphragme semblable au premier, et, comme lui, percé d'un grand nombre de petits trous. Un petit tube en plomb descend du bord supérieur jusqu'au-dessous du second diaphragme, afin de donner issue à l'air, qui remplit la capacité inférieure lorsqu'il n'y a pas d'eau. Un couvercle en grès ferme le dessus de la *fontaine*. Lorsqu'on verse l'eau sur le premier diaphragme, celui-ci la retient et la répand également et sans choc sur le sable, qui ne tarderait pas à présenter une surface inégale et à se déplacer s'il recevait l'eau avec une grande vitesse et en grande masse. Dans ce système, l'eau traverse le sable, en y abandonnant le limon qu'elle contient, et tombe dans la partie placée entre le fond du vase et le dessous du diaphragme inférieur, c'est-à-dire qu'elle occupe environ le tiers de la hauteur de la *fontaine*; on la retire de cette partie à l'aide d'un robinet placé au niveau du fond. La troisième classe de *fontaine*, qu'on nomme *fontaine filtrante*, a la forme d'un parallélipipède; elle est construite en pierre de liais de $0^m,019$ à $0^m,022$ d'épaisseur ou en marbre poli. Les cinq plaques qui la composent sont unies avec le mastic des fontainiers, et leur ensemble repose sur un trépied en bois; la partie supérieure est recouverte avec une planche. L'intérieur de la *fontaine*, vers le bas, est divisé en deux parties par deux plaques minces de grès filtrant, qui isolent une capacité de la contenance d'environ un seau d'eau. Un tube de plomb, montant jusqu'au bord supérieur, comme dans la *fontaine* précédente, établit la communication entre cette capacité et l'air extérieur. Deux robinets en étain sont placés au bas de cette *fontaine*: l'un correspond à la petite capacité et donne l'eau filtrée, l'autre correspond à la plus grande et donne l'eau telle qu'on l'a mise dans la *fontaine*. La marche de cet appareil est très-simple : une partie seulement de l'eau traverse le grès filtrant en déposant à sa surface extérieure la vase qu'elle contient, et va occuper la capacité inférieure d'où l'on retire l'eau filtrée. Cette *fontaine*, dont l'usage est très-répandu, est excellente; le seul défaut qu'on puisse lui reprocher, c'est la facilité avec laquelle le grès filtrant se trouve envasé, si l'on n'a pas le soin de le nettoyer souvent; cette précaution est de toute nécessité. Depuis l'apparition de ces *fontaines*, on en a construit dont l'élégance et la forme ne laissent rien à désirer; basées toutes sur le même principe, elles ne varient que par le prix, par la grandeur et par la commodité.

Les *fontaines* qui servent à la distribution de l'eau dans les villes prennent le nom de *bornes-fontaines*, à cause de la forme particulière qu'on leur donne; elles ont généralement la forme d'un parallélipipède terminé par une partie demi-cylindrique, au centre de laquelle se trouve un robinet s'ouvrant, soit à l'aide d'une clef, soit à l'aide d'un repoussoir placé sur le sommet de la borne, et agissant sur une valve ou soupape de distribution. A Paris, une *borne-fontaine* débite moyennement 0,00178 de mètre cube par seconde, ce qui équivaut à peu près à 8 pouces de fontainier, ou 107 litres par minute. Son orifice est placé à $0^m,50$ au-dessus du sol, et il suffit, pour son fonctionnement, que l'eau puisse s'élever de quelques décimètres au-dessus de cet orifice. A Dijon, le débit par minute des *bornes-fontaines* varie de 74 litres, sous une charge de 2,078, à 264 litres sous la charge de 17,001, et le produit ordinaire est de 200 litres. Ce débit alimente et au delà une pompe à incendie qui lance, dans une marche continue, jusqu'à 235 litres par minute, ou seulement 170 litres environ, à cause des temps d'arrêt inévitables. La distance des bornes est de 100 mètres dans l'intérieur de la ville et de 150 mètres dans les faubourgs. A Lyon, les *bornes-fontaines* sont à distribution intermittente et débitent environ 30 litres à la minute. A Paris, le prix d'une *borne-fontaine* avec sa plaque de fond est de 150 francs le grand modèle et 90 francs le petit modèle, plus 156 à 150 francs pour la pose et la fourniture des accessoires, suivant que la borne est établie avec un souillard ou sur trottoir. Les *fontaines* qui concourent à la distribution des eaux d'une ville comprennent encore les *fontaines* marchandes, les *fontaines* publiques et les *fontaines* monumentales, lesquelles servent à alimenter les marchés et les tonneaux des porteurs d'eau, ainsi qu'à décorer les places publiques. A Paris, en 1860, les *fontaines* marchandes étaient au nombre de 30, les *fontaines* publiques au nombre de 50 et les *fontaines* monumentales au nombre de 27. Voici la liste de ces dernières d'après la date de leur fondation : 1550, des Innocents; 1570, Birague; 1624, Saint-Michel; 1715, de Grenelle; 1716, Saint-Louis; 1801, Desaix; 1806, du Châtelet, de l'Institut (2 *fontaines*); 1807, du Marché aux fleurs (2 *fontaines*); 1811, du Château-d'Eau; 1824, de la place Royale (4 *fontaines*), Saint-Georges; 1827, Gaillon; 1836, Richelieu; 1839, des Champs-Elysées (5 *fontaines*), de la Concorde (2 *fontaines*), Molière; 1840, Charlemagne, Cuvier; 1842, Notre-Dame; 1846, Saint-Sulpice; 1852, de la Borde, François Ier. C'est au mot PARIS que nous donnerons la description de ces *fontaines* monumentales; quelques-unes, en outre, ont des articles spéciaux dans le *Grand Dictionnaire*.

A Lyon, les *fontaines* monumentales sont au nombre de 13; on distingue celles : de la place des Terreaux, qui débite 432 mètres cubes par jour; de la place Bellecour, donnant un volume d'eau de 1,444 mètres cubes par jour; de la place Saint-Jean, débitant, dans le même temps, 100 mètres cubes; de la place Napoléon, avec 400 mètres cubes; du port Saint-Clair, avec 200 mètres cubes, et du Jardin des Plantes, qui débite 324 mètres cubes. Le jet de ces *fontaines* s'élève à 10 mètres au moins au-dessus du sol. Indépendamment de ces *fontaines* monumentales, il existe encore à Lyon des *fontaines* publiques et marchandes qui répandent l'eau à profusion; il en est de même à Dijon, dont la distribution d'eau est fort remarquable.

Au moyen âge on donnait le nom de *fontaines* à de petits bassins couverts dans lesquels on puisait en descendant quelques marches; quelquefois elles consistaient en une colonne ou une pile entourée d'une large cuve et d'un plus ou moins grand nombre de tuyaux qui distribuaient l'eau à tous venants. On voit encore un assez grand nombre de ces *fontaines* sur le bord des routes, en Normandie, en Bretagne et en Bourgogne. En dehors du faubourg de Poitiers, le long du Clain, on trouve encore une *fontaine* dont la construction remonte au XVe siècle; la source est couverte par une arcade en maçonnerie et le bassin, qui s'avance sur la voie, est entouré de bancs à l'usage des promeneurs; celui de face sert en même temps de déversoir pour l'écoulement du trop-plein; une niche ménagée au fond de la voûte est décorée d'une statue de la Vierge, et les tympans portent les armoiries du fondateur. Cette disposition des *fontaines* ne se trouve guère que dans les campagnes; dans les villes, c'est à la source même que l'on prend l'eau. M. Viollet-le-Duc cite, comme l'une des plus anciennes *fontaines* de ce genre, celle du XIIe siècle que l'on voit encore à Provins en face de l'hôpital : « Une vasque hexagone, une grosse colonne dont le chapiteau est percé de trois trous munis de têtes de bronze assez saillantes pour verser l'eau dans les vases que l'on apporte au bord de la vasque, tel est ce petit monument dans sa simplicité primitive. » Quelques villes d'Italie, Pérouse, Viterbe, Sienne, ont conservé leurs *fontaines* de la fin du XIIIe siècle et du commencement du XIVe. En France, elles ont toutes été détruites, sauf celle, mutilée et dénaturée, que l'on voit encore sur la place de la ville de Saint-Florentin (Yonne), ainsi que les *fontaines* du XIIIe siècle qui existent à Brioude. L'Allemagne possède aussi quelques *fontaines* monumentales du XVe et du XVIe siècle. Dans les monastères, il existait des *fontaines* que l'on surmontait de pinacles ornés de sculptures; à Rouen, on voit encore un assez joli monument de ce genre qui date du milieu du XVe siècle. La *fontaine* de l'hôtel de Lisieux consiste en un rocher pyramidal figurant le mont Parnasse, sur lequel sont en relief Apollon, le cheval Pégase, la Philosophie et les neuf Muses; au sommet, Apollon, vêtu à la mode du XVIe siècle, son arc sous le bras, joue de la harpe. Au-dessous de Pégase, la Philosophie, debout, présente de la main droite un livre ouvert et de la gauche indique un flambeau. Des rochers, des gazons et quelques moutons composent les accessoires de la scène. Une autre *fontaine*, non moins remarquable, est celle de Saint-Maclou, adossée à l'église de ce nom. C'est une petite construction de la Renaissance, qui se recommande surtout par l'élégance, par la simplicité de sa composition et par ses gracieuses sculptures dues à Jean Goujon.

Parmi les *fontaines* des pays étrangers, il faut citer celle des Lions, dans le palais de l'Alhambra, à Grenade, et le fameux *Manneken-Pis* de Bruxelles (v. MANNEKEN-PIS). L'Allemagne possède nombre de curieuses *fontaines*, dont quelques-unes sont très-anciennes. L'Italie en possède aussi une grande quantité; mais c'est surtout Rome qui se fait remarquer par le nombre et la beauté de ces monuments.

« Indépendamment des curiosités anciennes et modernes dont cette ville fourmille, dit le président de Brosses, un seul des trois articles suivants, pris chacun en particulier, vaut la peine que l'on fasse exprès le voyage de Rome : l'église de Saint-Pierre, les *fontaines*, le coup d'œil du Janicule. Il est vrai que Rome paraît tout exprès située pour avoir des eaux, entourée comme elle l'est d'un demi-cercle de montagnes abondantes en sources; mais elles sont toutes à une distance qui varie de 4 à 9 lieues. Quelles dépenses n'a-t-il pas fallu faire pour les conduire! Les aqueducs des anciens Romains, leurs égouts, leurs châteaux d'eau sont des ouvrages prodigieux. Il en a coûté depuis deux ou trois siècles des frais énormes pour en remettre en état une partie seulement, qui, avec quelques adjonctions nouvelles, a suffi pour fournir la ville d'une quantité innombrable de *fontaines*, grandes ou petites. On en rencontre à chaque pas, le long des rues, dans les maisons, dans les jardins, partout. L'inégalité du terrain de la ville et ses montagnes ont donné la facilité de les multiplier par l'attention que l'on a eue de faire d'abord arriver les eaux dans des lieux élevés; de sorte que les *fontaines* d'en haut servent de réservoir à celles d'en bas. Je n'imagine point d'ornements dans une ville comparables à cette profusion de sources et d'eaux jaillissantes; elles me font plus de plaisir encore que les bâtiments. Les grandes sont toujours d'un goût noble, les petites d'un goût agréable, qui, parfois, dégénère trop en badinerie, surtout dans les jardins, où, à la vérité, cela est plus supportable; mais, dans les grandes, ce ne sont plus des filets d'eau, ce sont des torrents, des rivières entières, qui s'échappent de tous côtés. Outre l'abondance naturelle de l'eau, on sait encore en ménager la chute avec l'adresse nécessaire pour lui donner la plus grande surface possible. De tout ce que j'ai vu ici et ailleurs, rien ne m'a surpris davantage que la *fontaine* de la place Navone; aussi faut-il dire que rien en ce genre n'est plus auguste ni d'une plus merveilleuse exécution. L'admirable estampe que vous connaissez n'en donne encore qu'une faible idée; elle me fit, à la première vue, beaucoup plus d'effet que Saint-Pierre. Figurez-vous seulement au milieu d'une place cette masse de rochers percés à jour; ces quatre colosses du Danube, du Nil, du Gange et du Rio de la Plata, couchés sur les angles du rocher, versant de leurs urnes des torrents d'eau; ce Nil qui voile sa tête; ce beau lion qui sort de sa caverne et vient s'abreuver à la *fontaine*; ce cheval qui boit d'un autre côté; ces reptiles rampant sur la montagne; ces bouillons d'eau qui rejaillissent de tous côtés sur les pointes des rochers, et, à la cime du roc, un obélisque de granit tant que l'on peut lever la tête. » Cette *fontaine* est située sur une grande place ovale qui occupe l'emplacement de l'ancien cirque Agonale; aux deux extrémités, deux autres *fontaines* assez considérables, l'une de Nymphes, l'autre de Neptune avec ses tritons, accompagnent la *fontaine* principale et ajoutent à son effet. Chaque semaine, pendant l'été, on ferme les écoulements des bassins; la place, creusée en coquille, se remplit d'eau sur laquelle on se promène en bateau : ce grand lavage ne parvient pas à y entretenir la propreté. Cette belle *fontaine*, unique au monde pour l'effet pittoresque, est l'œuvre du cavalier Bernin.

La *fontaine* de Termini, construite par Charles Fontana, sous Sixte-Quint, a pour motif principal un Moïse gigantesque frappant de sa verge le rocher d'où jaillit une nappe d'eau; un portique en marbre blanc, à trois arcades, entoure la scène et complète le tableau. La *fontaine* Pauline, construite sur les hauteurs du Janicule, figure un arc de triomphe à cinq portes; des nappes d'eau tombent par torrents des trois arcades centrales et produisent le plus bel effet. La *fontaine* de Trevi, construite au bas du Monte-Cavallo, représente la façade d'un palais, le palais de Neptune. Au-dessus du soubassement, trois niches ont été pratiquées. Celle du milieu est occupée par un Neptune traîné sur une conque par des chevaux marins que conduisent des tritons; les deux autres niches contiennent les statues de la Salubrité et de la Santé. La *fontaine* Barberini, située devant le palais de ce nom et qui est, comme la précédente, l'œuvre du Bernin, passe pour une des plus belles de la ville éternelle, qui en compte de si nombreuses. Citons aussi celle de l'*acqua Felice*, ainsi appelée du nom de Sixte V qui en fit restaurer les anciens aqueducs. Cette *fontaine*, située sur le mont Viminal, est formée par un grand bassin orné de lions en granit noir; au milieu, on voit Moïse frappant le rocher d'où l'eau sort par trois ouvertures : ce Moïse, construit sur des proportions colossales, et seulement à demi achevé, n'est pas celui de Michel-Ange, qui se trouve dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens. La *fontaine* des Tortues, sur la place Mattei, est un chef-d'œuvre de grâce et de bon goût dû à Jean Bologne; elle est formée par quatre statues de bronze représentant des enfants qui jettent des tortues dans un bassin, sur l'enroulement duquel ils sont assis. La *fontaine* du pont Sixte, bâtie sur les dessins de Fontana, est d'une élégante décoration. Sur la place d'Espagne, au bas de l'escalier en marbre de la Trinité-du-Mont, se voit la *fontaine* de la Barcaccia. Cette *fontaine* représente un petit lac sur lequel est une barque, et du milieu de cette barque s'élève un jet d'eau qui en fait le mât. L'idée est assez jolie; malheureusement, l'exécution est loin d'être parfaite. Citons enfin, comme *fontaines* décoratives, les deux qui ornent la place Saint-Pierre, et qui, avec la colonnade, l'obélisque et le temple forment un ensemble si harmonieux. Ces deux *fontaines*, dans le genre de celles de la place de la Concorde à Paris, ont été dessinées par Charles Maderne; elles lancent une gerbe d'eau haute de 10 pieds et ne s'arrêtent ni jour ni nuit. Entre les *fontaines* et l'obélisque se trouve, des deux côtés, un petit rond en marbre blanc sur le pavé; c'est le centre de la circonférence que décrit chaque hémicycle. Les rayons qui vont de ce point à la périphérie sont tracés avec une exactitude si rigoureuse que le spectateur qui se place sur ce rond ne voit plus qu'un rang de colonnes au lieu de quatre. Un Anglais qui avait fait le voyage de Rome, ayant appris, à son retour en Angleterre, cette particularité dont ses guides ne lui avaient pas parlé, prit aussitôt la poste et repartit pour Rome. Arrivé dans la ville éternelle, il se fit conduire sur la place Saint-Pierre; il resta un quart d'heure sur chacun de ces petits ronds en marbre, puis remonta en chaise de poste pour revenir en Angleterre. Rome garde également plusieurs traces de ses anciennes *fontaines*; telle est, par exemple, celle appelée *meta sudans* ou la « borne suante, » située tout auprès du Colisée. C'était une *fontaine* à jet d'eau existant déjà sous Néron, et qui fut reconstruite sous Domitien. La tradition rapporte que les gladiateurs, sortant du Colisée, venaient laver dans ses eaux leurs mains sanglantes. Au milieu du bassin était une de ces bornes de cirque en forme de cône qui servaient à régler la course des chevaux dans les hippodromes; c'était de l'extrémité de ce cône que l'eau jaillissait pour retomber dans le bassin. Enfin, il y a la *fontaine* Egérie, où Numa Pompilius consultait la nymphe, et qui s'élevait entre le Cœlius et l'Aventin. Aujourd'hui, on donne le nom de *fontaine* Egérie à une nymphée située 3 milles plus loin, dans la vallée de la Caffarella. Les nymphées étaient de petits édifices consacrés aux sources et aux ruisseaux; celle d'Egérie contient onze niches qui étaient en marbre blanc avec corniches de marbre rouge; dans le fond est une statue mutilée figurant un fleuve ou un ruisseau.

En Orient, les *fontaines* sont de véritables bienfaits; on en fonde par esprit de piété, comme chez nous des hôpitaux ou des écoles. Le Caire en compte trois c nts, parmi lesquelles il faut citer celle de Seby-el-Bedawyeh, remarquable par son architecture et à l'approvisionnement de laquelle sont affectés plusieurs legs inaliénables.

Fontaine d'amour (LA), chef-d'œuvre de Fragonard; galerie de lord Lyons (Angleterre). Un jeune homme et une jeune femme, court vêtus, se précipitent, en courant, vers une fontaine dont l'eau déborde d'une large vasque; des Amours, voltigeant, présentent aux deux amants des coupes pleines du breuvage délicieux; d'autres s'ébattent dans le bassin; d'autres poussent un nuage qui commence à envelopper les amoureux. Ceux-ci ont un empressement et une sorte d'avidité qui trahissent leur passion. La jeune fille, suspendue sur la pointe du pied, les bras en arrière, les seins nus, les cheveux au vent, est charmante de grâce amoureuse. « Cette composition si originale, a dit M. Chaumelin, est exécutée avec infiniment de verve; on ne pouvait mieux rendre l'ardeur immodérée, la passion irrésistible avec laquelle deux beaux adolescents se précipitent vers la source des plaisirs. »

La *Fontaine d'Amour* a été gravée par Regnault, à l'eau-forte par Veyrassat et sur bois par L. Dujardin. Elle a été payée 31,500 fr. par lord Lyons à la vente de la galerie San-Donato en 1870.

Une composition portant le même titre a été gravée par P. Aveline d'après Boucher. G. Huguier le père a gravé la *Fontaine des Grâces*, d'après Edme Bouchardon, et une composition intitulée simplement la *Fontaine*, d'après La Joue.

FONTAINE, bourg de France (Haut-Rhin), ch.-l. de cant., arrond. et à 12 kilom. de Belfort, à 63 kilom. de Colmar; 312 hab.

FONTAINE (Charles), poëte français, né à Paris vers 1515, mort à Lyon vers 1589. On ne sait guère sur sa vie que ce qu'il en a dit lui-même dans ses œuvres. Il était fils d'un marchand qui demeurait dans une

Maison assise vis-à-vis
De Nostre-Dame et du Parvis,
Qui a la belle fleur de France
Pour son enseigne et démonstrance.

Dès ses jeunes années, il montra un goût irrésistible pour la poésie; en vain, lorsqu'il eut reçu quelque instruction, son oncle Jean du Gué, avocat au parlement, voulut-il lui faire embrasser la carrière du droit, il n'en persista pas moins à s'adonner entièrement aux lettres qui remplirent rarement de « pécune sa marsupie, » pour parler comme un docte Gringoire d'alors, et le conduisirent, sur la fin de sa vie, à ce mélancolique aveu :

En tout honneur et excellence
Quiconque veut aller avant,
Quierre l'argent, non la science,
Les lettres n'aille poursuivant;
Pour faire un sçavant la ressource
La plus certaine, c'est l'argent :
Aujourd'hui, l'homme est fort sçavant
Qui sait force écus en sa bourse.

Fontaine tenta d'abord la fortune par une poésie adressée à François Ier. N'obtenant de ce prince aucune gratification, il se rendit à la cour de la duchesse de Ferrare; mais il ne tarda pas à revenir en France, aussi léger d'écus que lorsqu'il en était parti. Il se fixa à Lyon. En 1540, il essaya du mariage et s'unit à Marguerite Carme. Bientôt devenu veuf, il épousa en secondes noces (1544) une autre Lyonnaise, qu'il célébra souvent en ses vers, sous le nom de Flora. En 1547, il dut faire un voyage à Paris à l'occasion d'un procès. Si nous ajoutons qu'il fut l'élève et l'ami de Clément Marot et qu'il fut lié d'amitié avec un grand nombre de poëtes de son temps les plus connus, Ronsard, du Bellay, Baïf, etc., nous aurons résumé tout ce qu'on sait sur le compte de Fontaine.

Des divers ouvrages de Fontaine, il en est un qui mérite d'être lu. Il parut sous le titre : le *Quintil Horatien* (Lyon, J. de Tournes, 1551, in-18); il faut, pour comprendre ce titre, se souvenir du *Quintilius Varus* de l'*Art poétique* d'Horace. Le *Quintil* est une bonne critique de deux ouvrages de J. du Bellay : 1° *Défense et illustration de la langue françoise*; 2° *Olive, sonnets antiérotiques, odes et vers lyriques*. En 1576, E. Sébillet fit réimprimer cette critique sous le titre nouveau de *Quintil Censeur*, à la fin de son *Art poétique françois* (Paris, in-16). Antérieurement au *Quintil*, le même J. de Tournes avait imprimé déjà deux ouvrages de Fontaine : 1° *Estreines à certains seigneurs et dames de Lyon* (1546, petit in-8°), recueil de quatrains, suivi d'un chant nuptial et d'une églogue sur son premier mariage; 2° la *Contr'Amye de court*, réponse à l'*Amye de court* de La Borderie. La *Contr'Amye* était au nombre des *Opuscules d'amour par Héroet, La Borderie et autres divins poëtes* (1547, in-8°). En 1550, J. Ruelle mettait aussi la *Contr'Amye* de Fontaine à la suite de son édition du *Mépris de la court avec la vie rustique* (Paris, in-16), qu'Antoine Allègre venait de traduire en français de l'espagnol d'Antoine Guevara. Après l'apparition du *Quintil*, le même J. de Tournes, cette fois associé avec G. Gazeau, publia les *Vingt et une épîtres d'Ovide* (1556, in-16), dédiées à Mme Crussol. Saint-Romat, Octavien Saint-Gelais et Cl. Marot collaborèrent à cette traduction en vers français, et Fontaine donna pour sa part la traduction des dix premières épîtres avec des annotations; avant de céder la place à ses confrères, après la dixième épître, il a mis un court avertissement des *Translateurs aux lecteurs*, qui est, sans nul doute, le morceau le plus original du livre. Un autre éditeur lyonnais, Payen, donna, en 1555, les *Ruisseaux de Fontaine* (in-8°), recueil d'épîtres, élégies, épigrammes qui ne valent pas grand'chose. Enfin, en 1557, un troisième éditeur de Lyon, J. Céloys, publiait, de Fontaine, un nouveau volume d'odes, énigmes et épigrammes, qui ne mérite pas d'être lu, et un livre, non moins mauvais, qui est intitulé : les *Dicts des sept sages*. On cite quelques autres écrits de Fontaine, mais d'importance moindre encore.

FONTAINE (Nicolas), hagiographe et théologien, né à Paris en 1625, mort en 1709. Il entra à vingt ans à Port-Royal, professa dans les écoles de cette maison, employa une partie de son temps à transcrire les écrits des pieux solitaires jansénistes, Arnauld, Nicole, de Sacy, partagea, lorsque l'heure de la proscription eut sonné, leur exil et leur retraite et fut enfermé à la Bastille avec de Sacy, de 1664 à 1669. Rendu à la liberté, il vécut dans l'obscurité et finit par se retirer à Melun, où il mourut. Fontaine est le principal auteur de l'*Histoire du Vieux et du Nouveau Testament représentée par des figures* (1674, in-4°), plus connue sous le nom de *Bible de Royaumont*, attribuée à Lemaistre de Sacy et souvent réimprimée. Parmi ses autres ouvrages, nous citerons : *Vies des saints de l'Ancien Testament* (Paris, 1679, 5 vol. in-8°); les *Vies des saints pour tous les jours de l'année* (1679, 5 vol. in-8°); *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal* (Utrecht, 1736, 2 vol. in-12), etc.

FONTAINE (Jacques), pasteur protestant français, né à Genouillé en 1658. « Doué, dit M. Prosper Mérimée (*Revue des Deux Mondes*, 1853), d'une constitution robuste et d'une force morale peu commune, Jacques Fontaine semblait destiné par la nature à la carrière des armes; mais un accident l'ayant rendu boiteux, tout enfant, on le fit étudier pour en faire un jour un pasteur. » — « Vif, pétulant, indiscipliné, disent MM. Haag, il n'annonça d'abord que des dispositions très-médiocres, ou plutôt la négligence et l'excessive sévérité de ses différents maîtres retardèrent le développement de son intelligence et lui inspirèrent un profond dégoût pour l'étude. Heureusement sa pieuse mère, qui ne voulait pas renoncer à la douce espérance d'en faire un ministre, se décida enfin à le mettre à Marennes dans le pensionnat de M. de La Bussière, qui fit, par une méthode d'enseignement plus rationnelle, accoucher enfin cet esprit paresseux. » Après avoir pris le grade de maître ès arts, Fontaine préluda par des prédications secrètes à sa carrière pastorale, fait pour lequel il fut jeté en prison. Condamné à l'amende, il reçut, en outre, la défense d'exercer les fonctions de son ministère. Sur ces entrefaites, les dragonnades commencèrent. Fontaine, convaincu qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes et jugeant que la résistance est permise en certains cas, conseilla aux protestants de prendre les armes. Mais son conseil ne fut pas écouté. A l'approche des dragons, il prit la fuite et parcourut la Saintonge et le Poitou, puis, après la révocation de l'édit de Nantes, il se décida à passer en Angleterre, où il débarqua au mois de décembre 1685. Fontaine était sans ressources; néanmoins il refusa une prébende, dont l'acceptation aurait exigé qu'il signât la confession de foi anglicane. Comme il fallait vivre, il se fit tour à tour instituteur, épicier, mercier, chapelier et fabricant de drap. La révolution de 1688 le rendit à ses travaux évangéliques, mais pour peu de temps; en 1698, il partit pour le nord de l'Irlande pour y fonder un établissement de pêche. Là, il eut à lutter avec les corsaires qui venaient de temps à autre faire des incursions sur la baie qu'il habitait; il construisit même un fort pour protéger ses pêcheries; mais les corsaires eurent vite raison de la petite troupe commandée par Fontaine. Ayant vu sa maison brûlée et ses compagnons décimés dans un assaut, où il se distingua par sa bravoure, il dut se rendre. Il se retira à Dublin où il mourut.

FONTAINE (Pierre-François-Léonard), architecte célèbre, né à Pontoise en 1762, mort à Paris en 1853. A l'âge de seize ans, son père l'appela à l'Isle-Adam, où il avait l'entreprise des travaux hydrauliques qui s'exécutaient pour la résidence du prince de Conti. Il se fit tout d'abord aimer de tous à l'Isle-Adam à cause de son activité et de ses aptitudes diverses. L'architecte André, qui y dirigeait les travaux, ne tarda pas à s'intéresser au jeune Fontaine, et il eut la sagesse de ne pas le condamner exclusivement à la vie de cabinet; pour lui faciliter une éducation pratique qui laissât de profondes et durables empreintes, il entendit qu'il continuât à vivre, parmi les ouvriers de tout genre, sur les chantiers mêmes. Fontaine avait la per-